

Petite nature

Yan Marchand
Philosophe et auteur

Scénario cynique :

La nature rebaptisée environnement est devenue un sujet de préoccupation. Nous l'entendons à longueur d'onde ; il y aurait même une urgence à le protéger ; contre qui ? Contre l'homme. Par respect pour la nature, mais aussi par crainte d'occasionner la disparition de notre propre espèce. L'enjeu est le suivant : comment vivre sans nuire ou nuire sans être soi-même meurtri ?

Quand on y pense, c'est assez fabuleux : Sommes-nous la seule espèce qui pourra se vanter de produire consciemment les conditions de sa propre extinction ? C'est beau, l'humain.

Pourquoi ce scénario ? Il semble irrationnel. Il serait la conséquence du cynisme, de la cupidité, de la folie et des lois du marché. Nous pouvons chercher des coupables des Trump, des Gates, des Bessos, Total, le citoyen lambda. Pointer un lieu La *silicon Valley*, la *city, wall street*, viser des procédés techniques et des outils de forage, de déforestation, de combustion, l'explosion, le stockage, la circulation. En résumé : quelques allumés, suivis par des inconscients, pour de courts profits et de petites jouissances, engageraient concrètement la vie humaine dans des goulets d'étranglement, tandis que des vigiles vertes et vertueuses, se dresseraient contre les appétits voraces.

Dans ce petit scénario tout le monde a sa place : le protecteur ; le destructeur, le suiveur, n'oublions pas les contemplatifs. Mais toutes ces relations à la nature ne nous disent pas ce qu'elle est.

Feu et nudité :

Que dit le mot *Nature* ? La réponse semble évidente, c'est ce qui se produit par soi-même, sans autre cause que soi-même. C'est le principe qui impulse et guide le processus de toutes choses, Genèse et corruption de la fleur, de la montagne, de l'étoile. La nature n'est pas que l'ensemble des choses naturelles, mais ce qui rend toutes ces choses possibles. Elle est résultat et processus. Et l'homme dans tout cela semble avoir son mot à dire : il intervient dans ce processus et obtient des résultats qui lui ressemblent. Il peut artificialiser, faire ce que la nature ne ferait pas d'elle-même. Un avion, un barquette en plastique, une toile de maître.

Quel vertige pour la petite nature que nous sommes, une petite nature au sein d'une plus grande. En effet, si nous passons le film en accéléré, comme on le voit parfois dans certains documentaires, les montagnes deviennent des océans, des océans des déserts, les planètes se vaporisent et leurs soleils passent et se consomment comme des têtes souffrées. L'homme dans ce torrent n'échappe pas à la règle ; il vient et passe. Cependant si nous sommes un roseau, disait Pascal, nous sommes un roseau pensant qui se rend compte de sa misère et en même temps de cette grandeur. Si bien que au sein de ce flux, une étrange impression s'installe : celle d'une séparation.

Il y aurait d'un côté la nature et son processus et de l'autre l'homme et ses productions. Il y aurait le naturel et l'artificiel. Il y aurait d'abord les arbres mais ensuite les planches.

Comment expliquer ce hiatus qui en a surpris plus d'un avant nous ? L'être humain est-il un être dans la nature ou une exception en son sein ?

Une lecture mythique serait la suivante : mal engagé l'homme a dû compenser les faiblesses d'une nudité fondamentale. Le mythe des voleurs de feu comme celui de Prométhée, laisse entendre que naturellement peu disposé à vivre, l'homme sans griffe, sans écaille, sans fourrure, sans rien, a eu besoin d'un petit coup de pouce pour persévérer dans son être, mais le coup de pouce s'est transformé en cadeau divin. Il a eu le feu, autrement dit la technique.

Joli cadeau : là où les animaux semblent piégés dans des corps et des fonctions l'homme lui, peut tout expérimenter. Il ne fait pas que compenser le manque de griffe par la production d'épée, le manque de sabot par des chaussures, il peut aussi abandonner l'épée pour le tournevis, le sabot pour la voiture. Ses mains deviennent les outils capables de produire tous les outils. Il ne se contente pas de se mettre au niveau des autres êtres, il les coiffe et, en un sens, peut revendiquer une place à part. L'humain n'a pas seulement plein des capacités, il est le vivant des possibles. Sa dimension fondamentale n'est pas tellement dans ce qu'il peut faire, mais ce qu'il pourrait faire. C'est cette potentialité sans limite qui l'impressionne.

Cette séparation n'est pas seulement un constat mais aussi un programme redessiné au cours des siècles. Regarder la salle dans laquelle vous êtes : l'humain a posé ses miroirs partout, votre œil peut reconnaître le travail de l'espèce dans la moindre chose, cette fenêtre, cette porte, cet écran, et même l'air que vous respirez porte la marque d'une intention humaine. Particules de plâtre, de béton, de gazoil, fibres textiles, parfum fantômes des bananes qui ont mûri ici.

La nature se fait discrète et l'homme partout. Elle a pris du poil de la bête, la petite nature. Mais attention à l'orgueil !

Génération Titanic

Les techniques modernes nous font passer à une autre étape. Elles réalisent les rêves du XVIIème siècle où l'on se met à postuler la mathématisation du monde, notamment avec Galilée. Le projet est celui d'une explication et d'une compréhensibilité totale de tout ce qui est. La nature devient elle-même un objet mesurable, manipulable. Un bon calcul peut vous permettre d'endiguer le fleuve le plus impétueux et au fond, tout peut devenir un moyen au service d'une fin humaine.

Par la technique moderne dirait Heidegger tout est devenu un objet « pour lequel on passe une commande »¹. Nous sommes la terre de livrer ses ressources. Nous la pro-voquons. Le Rhin vu par un ingénieur est le lieu d'implantation d'une centrale hydro-électrique. Le sous sol devient bassin houiller, la terre l'objet d'une industrie motorisée de l'alimentation et le ciel un réseau de couloirs aériens. Une forêt est une ressource en bois de chauffage et l'air a ses qualités. Un arbre dans une ville ne sert qu'à la rendre plus respirable. La fonction utilitaire domine les autres raisons d'être des choses. Réduire la nature à un stock disponible pour l'homme, c'est oublier ce qu'elle est. Heidegger, comme une mise en garde rappelait que l'être humain « peut encore pendant des siècles par ses fabrications, piller la planète et l'asphyxier. »

Alors, c'est qui la petite nature ?

L'engin qui symbolise le mieux cette vision du monde est peut-être le Titanic, rapide et insubmersible, il confirmait l'océan comme espace de conquête et de performance. Mais pourquoi cette référence au Titan : parlons-nous de Prométhée ou des Titans châtiés, comme pour rappeler que toute démesure finit, inévitablement par un naufrage.

Et le Titanic n'en finit pas de sombrer. Le terme d'environnement ne pourra pas le renflouer. La nature n'est pas là, non plus ou pas seulement. Car l'environnement environne l'homme comme point central encore une fois. La protection de l'environnement a encore une fin utilitaire. L'environnement est à la compréhension de la nature ce que le géocentrisme est à la compréhension du ciel. Il conserve l'idée d'un pillage mais lent. Imaginons un détrousseur qui laisserait le temps à ses victime de refaire fortune pour lui faire les poches à nouveau.

Cependant, ce terme signale une prise de conscience : le stock est limité et une conversion à plus de sobriété semble inévitable.

1 M.Heidegger, *La question de la technique*, in *Essais et Conférences*, trad.A.Préau, Gallimard, 1958.

Il faut surtout se méfier d'une inversion : les concepts n'ont pas de couleur mais celui d'environnement est devenu vert ? Pourquoi le vert ? La nature n'est pas verte. Que symbolise le vert ? Le vert, c'est celui des pharmacies, de la médecine, de l'apaisement. C'est le vert sauveur, dirait l'historien Pastoureau. Ce vert généreux, en réalité fait passer du rapport dominant/dominé à celui de sauveur/sauvé. La nature devenue verte est notre salut, mais en même temps c'est l'homme verdi qui devient sauveur d'une nature menacée. Par un retournement complet, le vulnérable ce n'est plus nous mais la nature elle-même. La protéger de nous c'est encore nous positionner comme puissance. Elle est devenue la petite nature.

Poésie pour une tomate :

Cette relation à la nature comme stock, cache une réalité plus difficile à entendre. Quoi que...

Exploitions l'idée à fond : trouvez un lieu, trouvez-le, retournez-le, prélever des éléments pour les mettre ailleurs, pour les empiler, les brûler les vendre, laisser sur place une béance stérile, vidée, homogène ; sentez-vous dans ce lieu de désolation une absence. Ce qui s'est absenté, c'est exactement cela que nous cherchons à nommer. Ce n'est pas tant un résultat, un arbre ou une prairie, mais un processus : celui qui permet à ceci ou à cela de venir à la lumière, de croître et de s'épanouir. Notre terrain saccagé, nous le sentons au coeur de sa désolation est encore plein de cette possibilité d'éclosion : et nous le voyons peut-être d'autant plus que ce terrain semble neutralisé. Une vibration profonde des possibles travaille ce désert.

Cette vibration profonde les grecs la nommait *phusis*. Comment traduire ce terme ?

Phusis, viendrait de *phuo* : venir à la lumière. La *phusis* c'est donc ce qui vient à la lumière, un fleuve par exemple, mais aussi ce qui permet à ce fleuve de gonfler et de s'épanouir.

La *phusis* n'est pas une chose, mais elle rend toutes les choses possibles. Elle brille par son absence. La nature aime à se cacher disait déjà Héraclite.

Elle est le possible de tous les possibles. L'informe qui pousse vers la lumière toutes les formes. Comment nommer cette action qui fait passer l'informe à la forme visible : la *poiesis*, dirait, d'où vient notre mot de poésie. C'est le soin apporté pour que quelque chose prenne forme.

Il y a donc une liaison, contrairement à ce que l'on pense, entre la production artificielle et la production naturelle. Les deux activités s'originent à la même source.

La poésie naturelle ou artificielle serait le soin apporté pour qu'une chose confiée à ses propres forces puisse venir à la lumière et faire événement. C'est la différence entre la tomate sous serre, forcée, gonflée à l'azote qui n'est qu'une projection des désirs humains et la tomate de celui qui, poétiquement, la laisse venir. La liaison homme nature ne se pense plus en terme de séparation. Et la saveur de la tomate n'est plus la même.

Yan Marchand
Auteur et philosophe
yanmarchand.fr
marchandyan@gmail.com